

# LE MONDE DES LIVRES

VENDREDI 22 OCTOBRE 2004

## Chez soi, à l'étranger

Le Japon, avec justesse, de Michaël Ferrier

Les écrivains étrangers qui ont su parler avec justesse, précision et élégance de leur séjour, plus ou moins long, au Japon sont assez rares pour qu'on salue la publication simultanée des deux brefs récits de Michaël Ferrier, qui pose sur Tokyo et ses habitants un regard poétique, décalé, plus nocturne que diurne, mais empreint d'une force sans apprêt, sans prétention. *Kizu*, dont le narrateur est japonais, aurait presque pu être signé d'un nom japonais si l'auteur avait cherché la supercherie. La lézarde du titre est cette fissure qui parcourt les murs de son immeuble, mais aussi toutes les fêlures qui viennent fragiliser la carapace sociale de son personnage, proche, par certains aspects, de certains héros un peu veules de Sôseki. « Si j'essaie de me souvenir de ces événements minuscules qui ont peu à peu lézardé l'édifice respectable de mon existence, ils reviennent en foule : alors que je peinais, tout à l'heure, à trouver l'origine de ce malaise qui transforme chacun de mes jours en une question lancinante, je n'ai plus que l'embarras du choix pour lui en trouver une. » Une brouille avec un ami est le prétexte de ces lézardes sinueuses, pareilles à leurs homonymes, les femelles des lézards qui envahissent son jardin. Puis, c'est la capitale elle-même qui vacille sur ses bases, dans un imperceptible tremblement de terre.

Cette élégante métaphore est un bel écho des *Petits portraits de l'aube*, rêverie plus réaliste mais tout aussi poétique dans le Tokyo de nuit. A travers plusieurs personnages marginaux ou simplement marginalisés par leur passion de la nuit, l'auteur se promène dans un paysage souterrain ou aérien, fait de bars, de ruelles, d'arrière-boutiques, de caves : « La douceur et la fluidité de la surface cachaient une intense activité des profondeurs, un travail collectif, obscur et térébrant, où les siècles se confondaient, où agriculture ancestrale et science des particules se faisaient écho, où la nature et l'homme se rejoignaient. Recherche, rumination, macération, fermentation, la vie surgissait de ces mystérieux tressaillements, de cette intense réflexion sous-jacente. »

Un lecteur familier de la littérature japonaise d'avant-guerre sera heureux de trouver cette étrange modernisation d'un fonds poétique commun à Dazai, à Kafû, à Akutagawa. Michaël Ferrier ne se contente pas de décrire un petit monde amical étrange et des lieux qu'il aime (« un de ces petits bistrots comme on n'en trouve qu'à Tokyo, nichés au bord de la rivière et planqués sous la ceinture de la voie ferrée, comme si la vie les avait oubliés là, entre le fer et l'eau »), mais offre un bel hommage à une littérature dont il est nourri et qui a comme filtré son regard d'étranger sur un monde devenu le sien. Une jolie leçon de calligraphie interrompt le récit et transforme cette promenade dans la ville en balade dans les signes, selon un système que Barthes n'aurait pas désavoué. Et l'impression que laisse le livre est d'avoir visité autant un poème qu'une ville.

R. de C.